



Actualité

Comment ça marche? – Vie des bibliothèques – Et ailleurs... – Revue des revues – Hommage – Formation

Comment ça marche?

Crise du papier : quelles conséquences pour les livres jeunesse ?

Depuis le printemps dernier, le papier fait l'objet d'une pénurie sans précédent. Ses multiples causes, au-delà de la crise sanitaire, ne cessent de s'aggraver. Papetiers, imprimeurs, éditeurs en ressentent les effets, et plus particulièrement le secteur jeunesse où la fabrication et le façonnage du livre jouent souvent un grand rôle.

Alix Willaert, cheffe de fabrication chez Albin Michel Jeunesse, et deux éditrices (Seuil Jeunesse et éditions des Éléphants) font le point.

←

Un autodafé canadien,
voir l'article de Thomas Gerbet,
p. 178.



↑
Usine de Svetogorsk du groupe Sylvamo en Russie.

Les éditeurs ont commencé à en faire état dans la presse en avril 2021 : l'approvisionnement en papier d'impression et carton devenait problématique pour ceux qui achètent en direct comme pour les imprimeurs. Des répercussions étaient à craindre : retards de sortie des ouvrages et augmentation des prix, du coût de fabrication au prix de vente. L'inquiétude est montée avec l'approche de la rentrée : de fait, la situation ne se sera pas améliorée pour Noël et risque même de perdurer jusqu'à mi-2022.

La pandémie n'est pas seule coupable

Certes, la pandémie n'est pas étrangère à cette crise qui, comme souvent, agit avec un effet domino. Mais certaines causes sont plus structurelles. Alix Willaert, cheffe de fabrication chez Albin Michel Jeunesse, décrypte la situation.

Tout commence avec la pâte à papier, constituée de fibres de cellulose, qui sert de base à la fabrication du carton et du papier. Sa production a connu une chute drastique à cause des mesures de confinement : les usines papetières



ont tourné au ralenti. Moins d'arbres ont été abattus, et le prix du bois lui-même a augmenté. D'un côté, la baisse de la demande en papier – le télétravail consomme moins de ramettes ! – a conduit à une hausse des prix. De l'autre, l'e-commerce, florissant en cette même période, a englouti de gros volumes de carton d'emballage, encourageant là encore une flambée des prix. Le prix de la cellulose est passée de 650 euros la tonne en décembre 2020 à 1000 euros en août 2021.

Mais, selon Alix Willaert, le problème s'annonçait avant la crise sanitaire : les papetiers scandinaves, Stora Enso et UPM, ne cessent de fermer des sites de production depuis 2018. Une réaction à la baisse de la demande, due notamment au passage de la presse au numérique : « Les grands groupes ont commencé à fermer des usines pour ne pas avoir à baisser leurs prix. C'est donc aussi une question de spéculation économique. » Dans ces conditions, on comprend que le marché n'était pas prêt pour la reprise.

Du côté de la pénurie de pâte à papier, il en va de même. C'est la substitution massive du papier et carton d'emballage au plastique qui en est la cause profonde. Le packaging, dans tous les secteurs, est passé au carton et au papier. Une attitude écoresponsable qui conduit à une situation de pénurie. Résultat : « Les papetiers sont en sous-

capacité faute de pâte, ils ne peuvent plus prendre toutes les commandes. L'offre disponible représente aujourd'hui 60 % de la demande. En ce qui concerne le papier recyclé, la crise sanitaire a en effet joué son rôle : les collectes ont été arrêtées pendant la pandémie et les papetiers n'avaient plus accès à la matière première pour fabriquer de la fibre recyclée... » Il est en ce moment très difficile de s'approvisionner en papier recyclé.

Enfin, il faut prendre en compte l'impact du coût du carbone, qui est passé de 5 à 61 euros la tonne en 2021, une flambée spectaculaire : « Pour rattraper le retard perdu pendant la crise sanitaire, les grosses entreprises émettrices de CO₂, comme les producteurs de papier, doivent acheter des droits de CO₂ importants. » L'achat de « crédits-carbone » a aussi un impact sur les prix...

Problèmes de stock et d'approvisionnement

Au sein d'une maison d'édition, le chef de fabrication joue le rôle d'intermédiaire avec les fournisseurs, dont l'imprimeur pour la partie impression, façonnage et reliure, et assure également le suivi du transport. Alix Willaert était donc en première ligne quand la crise s'est annoncée en mars-avril derniers.

« Les gros éditeurs se fournissent eux-mêmes en papier, mais ils passent par l'intermédiaire des imprimeurs pour certains titres, comme ce qu'on appelle

les "one shot", des livres de conception unique et originale avec un façonnage et des papiers particuliers, type offset, que l'on affectionne en jeunesse. On ne stocke pas ce genre de papiers, ni le carton d'ailleurs. »

De leur côté, « les imprimeurs n'avaient pas anticipé : personne ne pensait que cela prendrait cette ampleur ».

Cet été, le problème s'est amplifié, car la production du livre illustré est très concentrée sur cette période : « Ce sont des livres-cadeaux qui doivent être livrés en librairies avant Noël. La fabrication se fait entre juin et septembre pour anticiper. La production jeunesse est un peu plus étalée, on prépare des titres pour les foires de Bologne et de Francfort, mais les gros objectifs sont concentrés sur l'été. » Or, les imprimeurs se sont trouvés dépassés, notamment en manque de carton : « Ce qui a été très pénalisant pour nous, car on fait beaucoup de reliés-cartonnés pour les albums jeunesse. »

Quant au problème du transport, il constitue le point le plus noir de cette crise : goulets d'étranglement dans les ports, hausse faramineuse des prix du transport maritime et manque de chauffeurs routiers... L'acheminement des matières premières comme des produits raffinés est devenu chaotique compte tenu du blocage des containers dans les ports : après avoir subi une rupture de la chaîne d'approvisionnement, toujours

ténue avec la reprise économique, on fait face à des coûts de transport exorbitants, notamment depuis l'Asie. En un an, le prix du container a été multiplié par six.

« Dès le printemps dernier, les échanges avec l'Asie, la Chine notamment, sont devenus très compliqués. Aujourd'hui encore, les compagnies maritimes chinoises nous tiennent en otage. Elles attendent que les cales soient pleines pour partir et parfois même elles transbordent nos titres : elles changent de destination en cours de route et nos containers débarquent dans un autre port, qui leur appartient de préférence, au Pirée [en Grèce] par exemple. Il faut attendre qu'un autre bateau charge les containers et les achemine au port désiré, puis qu'ils soient dépotés et arrivent à l'entrepôt... Un transport qui prenait autrefois quatre semaines, on peut aujourd'hui allègrement le doubler ! »

Les conséquences, ce sont évidemment des retards de sortie d'ouvrages : « On n'a jamais livré les libraires aussi tard dans l'année. » Et la situation s'annonce tout aussi sévère pour le premier semestre 2022. « On évite de céder à la panique, de commander de grosses quantités juste pour stocker. Cela accentuerait la pénurie... Il faut raisonner, travailler avec plusieurs imprimeurs, savoir qui a du stock. C'est beaucoup de travail en plus. En douze ans de carrière chez Albin Michel, je n'avais jamais connu une telle situation », conclut Alix Willaert.

Le mot d'ordre pour les éditeurs... s'adapter...

Les éditeurs jeunesse, soucieux de la fabrication de leur production, en témoignent eux aussi : la situation est inédite et elle ne cesse de s'aggraver. Il faut s'adapter...

Céline Ottenwaelter, éditrice au Seuil Jeunesse, le déclare sans ambages : « Cette hausse des prix, on l'a prise de plein fouet. » D'abord, avec l'augmentation du coût des transports dès le printemps : « On nous a annoncé des coûts de containers qui passaient de 2 000 à 6 000 dollars

pour des acheminements depuis l'Asie. Concrètement, un livre que l'on pouvait faire au mois de mars n'était plus envisageable deux mois plus tard en termes de budget. Nous avons dû renoncer à la parution d'un ouvrage, pour les autres, il a fallu reprendre tous les devis. » Ensuite, avec l'augmentation des coûts du papier et du carton, et leur raréfaction : « En édition jeunesse, on en subit directement l'impact puisqu'on utilise du carton pour faire les reliures de nos albums, les livres animés et les livres d'éveil tout carton pour la petite enfance. » Par ailleurs, certains papetiers ont délaissé la fabrication de papiers d'impression pour faire du carton d'emballage. « Au Seuil jeunesse, on fait exclusivement des one shot, on cherche des papiers originaux, étonnants... Aujourd'hui, impossible de se procurer un Munken ou un offset ivoiré, par exemple. On nous propose des alternatives, mais il n'y a plus beaucoup de choix... »

Situation encore plus critique chez les petits éditeurs

Dès lors, comment réagir ? « Il va falloir anticiper les choix de fabrication très en amont pour passer les commandes et les recevoir à temps... Mais ce sont des projets qui se construisent à partir du travail des auteurs et des illustrateurs, qui ne sont pas disponibles six mois à l'avance ! Pour la fin d'année, on va faire beaucoup de réassorts en librairie, mais les difficultés vont apparaître sur des ruptures de stocks de nouveautés, on ne pourra pas réimprimer pour Noël un livre qui a bien marché. » Et Céline Ottenwaelter de conclure : « On va faire de grosses campagnes de réimpression pour anticiper le début d'année prochaine. Parce qu'on sait que ça va durer... Les livres qu'on veut faire, on va les faire, mais l'exercice est devenu périlleux ! »

Du côté des petites maisons d'édition, qui n'achètent pas directement leur papier et sont totalement tributaires des imprimeurs, il faut désormais anticiper sur fond d'incertitude.

Caroline Drouault, des éditions des Éléphants, raconte : « Le premier effet qu'on a ressenti, c'est pour un titre que l'on devait sortir en septembre, un petit "tout carton" imprimé en Espagne. J'avais envoyé les fichiers très en amont, au mois de juin. Au retour de vacances, aucune livraison, et l'imprimeur de m'annoncer qu'il a du mal à s'approvisionner en carton... L'ouvrage est finalement sorti, mais en retard. »

Depuis octobre, la situation devient encore plus tendue : « Je commençais à passer mes commandes pour les titres de janvier et février et l'imprimeur me dit qu'il n'aura pas de papier avant janvier... Un autre me dit oui mais, quinze jours plus tard, il n'a pas de matériau pour la couverture ! Pour les titres de février, il doit me reconfirmer... »

Pour 2022, les retards sont déjà annoncés : « Les imprimeurs reçoivent les matériaux au compte-gouttes, ils connaissent des moments de latence et, quand les matériaux arrivent, il y a embouteillage à la reliure ! » En outre, ils ne réussissent plus à garantir les devis : « L'un de mes ouvrages a été augmenté de 12 centimes après l'impression : on prend, car on sait que ça va être encore pire plus tard. Je ne sais pas quelle est la solution : augmenter le prix des livres ? »

Ainsi, imprimeurs, chefs de fabrication et éditeurs n'envisagent pas d'embellie avant le printemps 2022 et vont s'atteler à anticiper les problèmes de pénurie pour sauvegarder au mieux la production envisagée... Mais dans la mesure où cette crise n'est pas seulement conjoncturelle, ne faudrait-il pas également songer à opérer des changements structurels ?

Si tel n'est pas le cas, aura-t-on encore droit à de beaux objets à regarder, à lire, à manipuler et à toucher, comme il en existe tant en littérature jeunesse, pour un prix décent, évidemment ?

Céline Delavaux